



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### MODES.

**AMEUBLEMENTS.**— Les dessins perses que l'on emploie pour meubles et tapisseries doivent être très-grands. Sur des rideaux fond blanc, ce sont des bouquets immenses ou des ramages s'entremêlant avec de larges feuillages, et des roses, des clochettes, des œillets de toutes couleurs. On voit maintenant beaucoup de perses représentant de petits sujets divisés en autant de médaillons, comme ceux que nous apercevions encore sur quelques antiques rideaux conservés dans les hôtels de Flandres. Ainsi reparaissent aujourd'hui des groupes de bergers, de petits paysages, des renards se dressant vers l'arbre sur lequel est perché maître corbeau; plus loin, l'agneau se désaltérant dans le courant d'une onde pure; enfin, tout La Fontaine revit dans nos alcoves et nos tentures de campagne. Ces étoffes sont

toujours lustrées et brillantes; on en fait beaucoup fond chamois.

Les papiers s'assortissent tout-à-fait aux rideaux; on les fait peindre d'après un échantillon de l'étoffe. On voit de petits salons d'été qui, ayant les rideaux, le meuble et la tapisserie fond blanc couverts de fleurs de belles nuances, sont d'un aspect plein de fraîcheur, et ressemblent à un *joli jardin*.

— On emploie beaucoup, dans les appartemens de Paris, un genre de tapisseries mêlé de tentures, qui est d'un très-joli effet. Qu'on se figure un fond de papier blanc, bleu, ou gris, représentant des arcades marquées par un dessin d'arabesques, ou de guirlandes variées; autour de ce dessin, trois ou quatre gros tuyaux d'étoffe d'une nuance tranchante avec celle du fond de la tapisserie, telle que bleu sur blanc, rouge sur gris, etc. Ces tuyaux remontent au-dessus des arcades qui forment ogives, et sont arrêtés à la pointe



du haut par une rosace d'or. A l'endroit où les colonnes formées par l'étoffe se séparent, afin de suivre les cintres, un crois-sant, ou autre ornement d'or, les divise. Au lieu d'ornemens en dorure, on peut mettre de grosses ganses nouées et termi-nées par des glands.

— Le principal ornement des chemi-nées et consoles des salons de campagne consiste en vases de Chine ou du Japon, les plus antiques que l'on puisse trouver. Plus ils sont grands et surchargés de cou-leurs, plus ils sont recherchés. Les vases d'Herculanum ou de Pompéi sont aussi très en vogue. Puis en guise de mille pe-tites fantaisies modernes qui couvraient des consoles, ou des tables que l'on ap-pelait des *petits Dunkerques*, on place toutes les curiosités antiques que l'on peut se procurer. Les ruines de l'Italie fournis-sent les plus remarquables garnitures de nos salons; et on a substitué aux *petits Dunkerques les petits muséums*, ce qui ne laisse pas de fournir plus à l'intérêt, au coup d'œil, à l'esprit et à la conversation.

CHAPEAUX. — Nous avons remarqué cette semaine plusieurs chapeaux très-élégans, soit en paille de riz ou d'Italie, qui s'étaient affranchis des petites formes ser-rées, pour prendre celles évasées et arron-dies, qui donnent tant de grâce à la physionomie; les passes en étaient cepen-dant assez courtes, mais larges et arron-dies, très-dégagées vers les oreilles. Les formes sont toujours petites et assez re-jetées en arrière. Une paille de riz ainsi coupée n'a qu'une seule fleur placée de côté, soit un pavot, un dahlia, etc.

— Au théâtre, on aperçoit quelques toilettes très-recherchées qui sont ordi-nairement le signalement d'une étrangère ou de quelque brillante élégante qui est venue faire une apparition à Paris. Pour ces costumes, les modistes doivent appeler presque le génie des modes d'hiver, afin de sortir de la simplicité du moment. C'est ainsi que nous avons remarqué de jolis chapeaux en blonde noire, ornés de

roses ou de plumes roses. Une blonde noire, froncée en éventail, forme la passe qui est doublée en rose. On voit aussi de petits chapeaux parés, en paille de riz, ayant une très-petite passe, croquée sur le milieu du front, et relevée de chaque côté à la *Marie Stuart*; une plume atta-chée sur un des côtés vient retomber de l'autre.

— On fait de charmans chapeaux en blonde noire, à fond ouvragé; ils ne sont point doublés. La forme se maintient par des coulisses dans lesquelles sont passées des pailles entourées de rubans roses. La forme se fait en capote inclinée en arrière, ou en manière de chapeau, également composée par des coulisses; pour orne-ment, une grosse rose, ou un bouquet de roses de haie d'une nuance pâle; les brides et les nœuds en ruban de gaze rose.

BLONDES ET DENTELLES. — Nous avons vu dans les ateliers de M. Violard (rue Choiseul) un nouveau genre de mantelet qui surpasse, en élégance et gracieuseté, tout ce qui a été fait en ce genre. La forme, le tissu, les dessins, étant confec-tionnés dans la fabrique de dentelle, pré-sentent une harmonie et une perfection que ne peut atteindre aucune coupe donnée par des ciseaux. Les mantelets que nous citons se font en blonde noire ou blanche, ou en dentelle. Ils peuvent également se doubler, ou ne pas l'être. La pélerine a une coupe parfaite, et les pans du devant sont d'une richesse de dessins qui dispense de garnitures. M. Vio-lard vient aussi de créer plusieurs formes de canezouts qui seront d'un très-bon style avec les toilettes d'hiver. Il s'applique également à donner aux mitaines toute la perfection de l'antiquité. Telles sont celles en gros point, avec dessins en application de ehenille, toutes semblables à celles que portait l'élégante Dubarry dans ses jours de triomphe. Ce genre est vraiment très-distingué, et ne ressemble en rien aux mitaines qui se voient partout.

Il nous reste aussi à parler de la quan-





tité de jolis voiles qui se trouvent dans ces mêmes magasins. Il en est de très-simples qui sont charmans pour chapeaux d'été, et d'autres, à dessins vraiment splendides, qui seront doublement appréciés pour les toilettes d'hiver. On sait aussi que tous les articles commandés sont exécutés dans le plus bref délai et avec les soins les plus scrupuleux dans la maison de M. Violard ; les robes de noces y sont admirables, ainsi que les voiles-écharpes, destinés aux mêmes cérémonies.

**MODES D'HOMMES.** — Décidément les hommes ont l'antipathie du linge blanc, pour le matin. Auprès de la manie des chemises de couleur, paraît celle des cravates en satin noir, ayant des pans qui couvrent toute la poitrine. Ces cravates sont ouvertes sur le devant et garnies d'un double jabot en satin noir tuyauté. On trouve cette fantaisie chez Boivin, rue de la Paix. Quant aux chemises de chasse, elles sont toujours fond blanc, avec des-sins bleus, verts, bruns, etc., etc. Nous en avons vu à lignes d'un demi-doigt de largeur, alternativement blanches et rouges. Ces chemises ont aussi de petits jabots plissés.

**FANTAISIES.** — On trouve aussi chez Boivin, rue de la Paix, de charmans petits sacs pour femmes. Il y en a de très-élégans en moire rose, brodés en argent ; au lieu de glands, ce sont deux tulipes qui terminent les bouts du ruban passé dans la coulisse. Ces tulipes ont les feuilles en soie rose travaillée en passementerie, et le cœur en argent. Nous avons vu là aussi de petits sacs qui sont de vrais bijoux. Ils sont en cachemire ponceau, ou noir, tout couvert de broderie au crochet en or. Ces sacs sont formés par des petites côtes, et lorsqu'ils sont fermés ils ne sont guère plus gros qu'une forte orange.

## STRUENSÉE,

Par H. Fournier et A. Arnould \*.

Cet ouvrage qui peut être compté parmi ceux qui obtiennent le succès du moment (car il est aujourd'hui peu de romans qui survivent à l'année qui les voit naître), cet ouvrage, disons-nous, est le produit de l'association de deux auteurs qui ne s'en tiendront pas à un si heureux essai. Au lieu d'analyse nous donnerons un extrait qui fera juger le style de ce roman.

### LE DIPLOMATE.

— Allons, voici la carte.

— Il me semble que ma portion au nord n'égale pas la vôtre en étendue.

SHAKSPEARE. *Henri IV.*

Lorsqu'un penchant s'éveille dans le cœur des femmes, et qu'elles commencent à en mesurer la portée, elles prennent l'alarme, reculent devant le danger, et appellent à leur secours toutes les forces de la raison ; ce ne sont qu'hésitations et combats perpétuels ; elles disputent pied à pied la victoire, et ne la cèdent qu'en déplorant leur faiblesse. Mais la défaite une fois avouée, tout change : les pleurs se tarissent, les remords s'endorment ; comme elles éprouvent le besoin de s'étourdir sur le passé, elles se livrent au bonheur présent avec un abandon qu'on ne leur eût pas soupçonné ; comme leur seule excuse est dans l'excès de leur passion, elles s'y rattachent avec ardeur, avec ivresse ; elles se savent criminelles pour tout le monde, un seul être excepté : celui qui partagea leur faute, celui-là seul n'a pas le droit de leur en demander compte ; celui-là seul ne les voit pas rou-

\* Chez Dupont, rue Vivienne, n° 16.



gir : aussi se réfugient-elles dans son amour comme dans leur unique abri. C'est en lui désormais qu'elles placent toutes leurs chances de joie ou de peine en ce monde ; heureuses de son bonheur, elles ne songent plus qu'à l'augmenter sans cesse : alors se déploient, à défaut de leur pureté primitive, les plus doux sentimens de leur tendre nature ; toute leur vie passe dans leur amour, car l'amour est la seconde vertu des femmes.

La coupable épouse avait résisté de toutes ses forces, et maintenant elle craignait d'avoir cédé à un sentiment faible, à un caprice éphémère : il fallait, pour la rassurer, que la tendresse de son amant éclatât par mille preuves nouvelles ; car elle se trouvait moins coupable à mesure qu'il se montrait plus passionné ; et celle qui avait beaucoup sacrifié avait droit à beaucoup de sacrifices.

Aussi recherchait-elle la présence du comte avec un empressement bien capable d'alarmer celui-ci sur leur sûreté commune ; épiait ses démarches, ses gestes, ses regards, elle se montrait jalouse de lui comme d'un bien qui devait lui appartenir, l'ayant chèrement acheté au prix de son honneur.

Quelques soupçons pouvaient naturellement s'éveiller dans l'esprit des personnes intéressées à observer l'un ou l'autre des deux amans. M<sup>me</sup> Gohler, cruellement déçue dans sa vanité, n'avait pas oublié une offense qui ne se pardonne jamais, et l'on pouvait craindre de sa part, sinon une vengeance calculée, du moins une de ces terribles indiscrétions qui mènent si promptement à la découverte de la vérité : aussi Struensée, se sentant surveillé de ce côté, mettait-il la plus grande réserve dans ses relations avec la reine, qui s'alarmait en secret de ces apparences de froideur ; les tête-à-tête devenaient rares, et c'était encore dans la chambre du monarque que le comte avait les occasions les plus fréquentes de voir sa royale maîtresse.

Un matin qu'ils étaient réunis après le

déjeuner, M<sup>me</sup> Gohler aperçut, la première, sur la physionomie de Christian une expression de finesse mystérieuse, comme s'il se préparait à quelque importante confidence.

La même remarque fut faite ensuite par Mathilde, qui conçut des craintes involontaires sur la nature des secrètes pensées de son époux.

En effet, celui-ci paraissait embarrassé de la manière dont il allait entamer l'entretien. Après s'être plusieurs fois passé la main sur le visage et dans les cheveux, comme un orateur novice à la tribune, il rompit brusquement le silence, en se tournant vers Struensée.

— Comte, demanda-t-il, avez-vous le cœur libre ?

On juge de l'effroi de la reine à ce début ; le docteur lui-même, un peu déconcerté, répondit avec embarras : Sire, cette question.....

— Vous paraît peut-être indiscrete, reprit le roi ; je conçois que la réponse gêne un peu votre galanterie ; il peut se trouver ici telle personne (et il jetait un coup d'œil détourné sur M<sup>me</sup> Gohler), devant laquelle vous n'oseriez vous expliquer franchement. Eh bien ! je répondrai pour vous, moi qui n'ai pas les mêmes ménagemens à garder. Non, mon cher ami, vous n'êtes point amoureux ; aucune de nos dames ne s'est emparée de votre cœur, ou du moins vous cacheriez savamment votre jeu, car je ne m'en suis pas encore aperçu.

Mathilde respira, et cependant elle regretta presque au fond de son cœur que la passion du comte se déguisât avec tant de facilité.

« Le moment est venu, cher comte, ajouta le roi d'un ton plus affectueux encore que de coutume, de te faire part d'une idée assez heureuse dont je suis frappé depuis long-tems, et d'un projet que j'ai mûri en silence, afin de jouir de ta surprise.

— Encore quelque nouvelle bonté, sire ;



hélas ! j'en suis indigne, j'en ai honte...

— Tais-toi donc ; propos de courtisan modeste ! Oui, tu l'as deviné, je veux te marquer en quelle haute estime tu es placé à mes yeux. On me croit généralement égoïste parce qu'en public je montre de la réserve, parce qu'en particulier mes souffrances m'absorbent souvent ; mais, sans que personne s'en doute, je songe aux intérêts de mes amis : j'ai travaillé pour les tiens.

— Sire, je vous en remercie d'avance ; veuillez satisfaire ma curiosité.

— J'ai considéré ta position dans ma cour ; elle est instable et précaire : un grand nombre de mes sujets s'obstinent à ne voir en toi qu'un aventurier ; tes projets de réforme, hautement annoncés, t'ont suscité beaucoup d'ennemis, et tu as besoin d'un appui plus solide que celui d'un roi malade, qui d'un jour à l'autre peut disparaître.

— Que le ciel détourne ce malheur !

— Le ciel et toi, cher docteur. Calme-toi ; ma crainte n'est pas une épigramme contre ta science ; mais je ne me suis jamais piqué de philosophie, et j'envisage l'avenir avec un peu d'effroi. Laissons cela ; c'est de toi qu'il s'agit ; il faut que tu cherches une position plus assurée, dans les richesses, dans l'éclat des titres, et surtout dans l'alliance d'un personnage puissant ; en un mot, dans un brillant mariage ; qu'en dis-tu ?

Un froid mortel saisit Mathilde.

M<sup>me</sup> Gohler leva les yeux, et les fixa attentivement sur le comte, pour épier l'effet de cette proposition. Un moment troublé, il se remit promptement, et dit avec un sourire qui n'était pas trop affecté :

— Comment ! sire, vous daigneriez prendre le soin de me marier ? Présentée de votre main, ma future est bien sûre de me paraître aimable.

— C'est la plus belle personne de ma cour.

— J'en vois tant de belles, que la préférence est incertaine.

— Que penses-tu de la jeune princesse de Bérésos ?

— La fille de l'ambassadeur de Russie ?

— N'est-elle pas d'une beauté rare ? des yeux d'une douceur pénétrante, la taille la plus légère. Mathilde, donnez-nous votre avis ?

— En effet, répondit la reine, pouvant à peine respirer, une personne accomplie... parfaite... Monsieur le comte s'en est-il aperçu ?

Le roi poursuivit. — Il est impossible, docteur, que vous ne l'ayez pas remarquée ; je vous crois un peu hypocrite sur cet article, et je suis sûr qu'au fond du cœur vous rendez justice à tant de charmes..... D'ailleurs, une des plus riches héritières de l'empire, d'une noblesse historique...

— Hélas ! sire, interrompit Struensée, c'est cela même qui m'impose tant de réserve ; de si brillants avantages ! Que suis-je, moi, et que puis-je offrir à une épouse de votre choix ?

— Mon amitié, cent mille ducats, et l'un des premiers duchés de mon royaume. Que vous en semble, monsieur le comte ?

— Sire, tant de faveurs accumulées...

— Pas de remerciemens ; dis-moi seulement que tu acceptes : pour refuser des offres pareilles, il faudrait être insensé ou amoureux, et je sais que tu n'es ni l'un ni l'autre.

Mathilde attendait la réponse avec anxiété. Elle vit Struensée se baisser, prendre la main du roi, et l'approcher respectueusement de ses lèvres ; puis il se releva en disant :

— Et pourtant, sire, je refuse.



## BEUCAIRE.

La foire de Beaucaire est trop célèbre dans le commerce européen, pour que les détails qui y sont relatifs ne soient pas d'un vif intérêt pour toute la société. Voici ceux qui ont été transmis au directeur de la Creuse.

« J'arrivai dimanche matin à Tarascon où je m'arrêtai quelques instans. Cette ville est assez belle, ses rues sont larges pour la plupart, sa population est de 12 à 15 mille habitans; elle est située dans une plaine très-fertile, sur la rive gauche du Rhône. Son château-fort est remarquable; il a quelque ressemblance avec notre vieille Bastille, que nous ne connaissons que par tradition, mais dont on veut implanter des rejetons aux alentours de Paris. Tarascon est sous la protection de sainte Marthe, qui a un superbe tombeau en marbre blanc dans les caveaux de l'église. Cette sainte Marthe, que vous ne connaissez sans doute pas, attendu votre peu de sympathie pour le martyrologe, lutta avec un monstre marin sorti du Rhône, et le terrassa. Ce monstre s'appelait *la Terasque*, d'où vient l'origine du nom de Tarascon; d'autres disent que Tarascon, nommé par Strabon *Tarascon*, était un comptoir fondé par les Marseillais à l'époque du passage d'Annibal. Mais revenons à sainte Marthe; pour perpétuer le souvenir de sa victoire, tous les ans il se fait une fête de la Terasque, qui a quelque analogie avec les fêtes des saturnales; on promène par la ville, au son de tous les instrumens, un animal monstrueux, en carton; cette fête est souvent le sujet de bien des querelles, mais elle attire beaucoup d'étrangers. L'église de Sainte-Marthe est décorée de quelques beaux tableaux de Vien, de Vanloo et de Mignard; le baptistaire est un monument de forme hexagone, entouré de six colonnes de marbre rouge incarnat de Côte,

dont l'exécution est merveilleuse. Voilà tout ce que j'ai vu de curieux à Tarascon. Je ne dois pas oublier non plus une belle promenade au nord de la ville, et qui longe le Rhône près d'une demi-lieue. Beaucaire est en face de Tarascon, sur l'autre rive du fleuve, le pont seul les sépare; autrefois c'était un pont de bateaux amarré à une étroite digue qui forme une île au milieu du Rhône; maintenant rien plus de gigantesque que le pont de fil de fer qu'on a nouvellement construit: c'est un chef-d'œuvre. Il a quatre larges arcades de plus de cent toises chacune; les piles s'élèvent en arcs triomphaux à plus de 150 pieds au-dessus du niveau du fleuve, qui est là dans sa plus effrayante rapidité. Le bateau à vapeur de Lyon arrivait alors; il fut entraîné bien au-dessous du port de débarquement, et eut de la peine à remonter. A la sortie du pont, on a devant soi la ville de Beaucaire, à sa gauche le canal de Languedoc qui vient de l'Océan à la Méditerranée par la Garonne et le Rhône. Des milliers de bateaux couvrent ce canal jusque bien au-delà de Beaucaire; à gauche est un quai qui conduit au port où se déchargent les marchandises. Beaucaire est en plaine comme Tarascon; cependant elle est dominée par une montagne située au nord, où s'élèvent encore les restes imposans d'une forteresse qui paraît avoir été formidable. Entrons dans l'intérieur de la ville. Les grandes rues de la capitale ne sont jamais plus encombrées de monde. Quels immenses magasins de tous les produits des arts et de l'industrie! Le monde entier semble avoir entassé là tout ce qui a été créé de plus digne d'être offert à l'admiration des hommes; les rues de Paris, de Nîmes, de Lille, de Lyon, sont remplies de marchandises des fabriques de ces villes; pas un corridor, une porte cochère, un mur, qui ne devienne un magasin à l'époque de la foire, et on le loue un prix exorbitant. On passe continuellement sous une multitude de drapeaux, de tentures d'une



croisée à l'autre qui servent d'enseignes.

» Chaque espèce de marchandise a son quartier particulier ; il serait trop long de vous faire l'énumération de tout ce que l'on peut trouver à Beaucaire ; tous les produits des colonies, les perles de l'Inde, les senteurs de l'Orient, les cachemires d'Asie, les travaux des femmes du sérail, voilà ce que j'ai le plus remarqué. La rue de l'orfèvrerie et de la bijouterie est la plus riche ; à travers ces bazars, sont des cafés, des restaurants nombreux ; mais ce n'est pas tout. Sortons de la ville ! Allons sur le pré ! On appelle *le pré* un espace considérable au pied du château, planté de platanes et d'alisiers qui forment de longues allées sur les bords du Rhône.

» Je ne vois rien de comparable qui puisse vous donner idée de cela, si ce n'est le parc de Saint-Cloud un jour de grande fête. A chaque côté des allées s'élèvent des boutiques innombrables, seulement pour le détail ; elles sont adossées aux arbres, et garanties par des tentes ; là, tous les objets du luxe et de la toilette, des magasins de jouets d'enfants, de petits tambours, de marionnettes, de pipes d'Asie, d'éventails, d'oiseaux de toutes les parties du monde, les uns empaillés, les autres dans des cages. Là encore, des salons de jeu, des restaurants, des cafés, des guinguettes, des dioramas ou panoramas, des saltimbanques, des acrobates, des ménageries, des équilibristes, des hercules, des géans, des nains ; et partout, sur le devant des théâtres, dans l'intérieur des cafés, d'assourdissantes musiques ; puis, au fond du pré, un régiment d'infanterie campé comme sur un champ de bataille.

» Oh ! il faut s'être promené dans ces magnifiques allées, le soir, pour avoir éprouvé des sensations extraordinaires : les toilettes des femmes, la différence des costumes, l'éclat des lumières, les retentissemens de toutes les musiques, les harmonies de toutes les voix, la senteur de tous les parfums orientaux, cela vous

entraîne dans un tourbillon, vous fait vivre d'une vie multiple, dans le mouvement, dans le bruit ; on se dépouille du moi pour s'identifier à tout et à tous, pour se mêler à l'animation des masses intelligentes, pour concevoir comme le plus haut degré d'amour, l'amour de la société ; de l'humanité, du bien-être physique et moral de l'espèce humaine : là viennent se fondre tous les autres amours... Ah ! la belle soirée ! »

## Album.

Nous avons pu jeter un coup d'œil dans la salle Favart depuis qu'elle est décorée à neuf, et nous avons été charmés de son aspect. Rien de plus frais, de plus joli, de plus brillant. Le fond des loges est vert d'eau ; c'est une couleur excellente pour faire ressortir les toilettes des femmes. De délicates colonnes cannelées et en or séparent les loges ; les avant-scènes sont éblouissans. La salle Favart sera cet hiver le séjour le plus *confortable* de la capitale. Il y a foule au bureau de locations.

On s'occupe beaucoup à ce théâtre de la singulière destinée d'un jeune ténor qui vient de Naples pour remplacer Bordogni. Russe de naissance, ce jeune homme était esclave. Il paraît que l'ambassadeur moscovite, dans la capitale du royaume napolitain, voulut forcer un beau jour le *serf* à retourner chez son *seigneur*. L'artiste feignit d'obéir, se mit en route, mais tourna ses pas vers la France, qui, fort heureusement, ne connaît pas d'esclaves. Nous garderons donc sans doute le *serf* qui s'est avisé d'avoir du talent et une belle voix.

— M<sup>lle</sup> Taglioni a fait vendredi sa rentrée à l'Opéra dans la *Sylphide*. Elle a été délicieuse de grâce et de légèreté. Sa



présence a été saluée par des milliers de braves.

— Le théâtre des Variétés a retrouvé sa vogue, avec une revue épisodique qui est extrêmement divertissante. Elle est intitulée *les Actualités*, et on la doit à l'association si souvent heureuse de M<sup>rs</sup> Brazier et Dumersan. C'est une revue piquante de quelques folies, de quelques travers du jour. On y frappe fort sur notre jeunesse, qui semble ne vivre à présent que pour fumer, que pour empester nos promenades, nos jardins publics, nos appartemens même, des vapeurs du Havane et du Hambourg. On y plaisante beaucoup les gigots, imaginés, suivant une couturière, dans l'intention de faire valoir les bras, et que l'on établit le plus gros possible pour rendre la taille plus fine. L'obélisque de Luxor ne pouvait éviter de jouer un rôle dans une semblable revue. Il y paraît sous la conduite d'un habitant de l'Égypte, qui donne des hiéroglyphes la plus comique explication que l'on puisse entendre, et en compagnie de la célèbre marquise de Brinvilliers, qui se prétend la plus aimable femme de France et de Navarre. Il y a encore un M. Noctambule, inventeur des télégraphes nocturnes; puis M. Desconcerts! Ce personnage n'est autre que M. Habeneck, l'habile chef d'orchestre de l'Opéra, que Dantan avait déjà si comiquement immortalisé dans ses groupes grotesques, et que Lhérie a rappelé avec une vérité remarquable. Odry a aussi un rôle dans cette nouveauté, celui de l'ouvrier imprimeur Colin-Tampon. Il y a retrempe sa réputation, et a été de l'originalité la plus entraînant. De nombreux couplets sont jetés dans cette revue, et ils sont pour la plupart redemandés et applaudis.

— Les Variétés ont recouvré Vernet, et le Palais-Royal Philippe. Ces deux artistes ont fait des rentrées fort brillantes. Tous nos artistes voyageurs ne vont pas tarder à revenir dans la capitale.

— Bocage a fait sa rentrée au théâtre de la Porte Saint-Martin dans *la Tour de Nesle et Teresa*. Il a été salué par de frénétiques applaudissemens.

— Francisque jeune, du théâtre de l'Ambigu-Comique, vient de faire représenter, sur le théâtre auquel il est attaché, un vaudeville qui lui a valu les honneurs du rappel et de l'ovation. Il est intitulé : *Lequel des trois?* C'est une parade, assez difficile à comprendre, mais qui a fait rire le public.

— On est tellement las de la révolution, des romans, des factums qu'ils inspirent à quelques auteurs, qu'il ne faut pas s'étonner que certains noms, même en vénération, se trouvent compromis par les sifflets du parterre. A la Gaité, *André Chénier*, que MM. Riquier et Jacques Arago ont fait le héros d'un drame en trois actes, n'a pu échapper à cette sorte de réprobation générale, et il a été fort mal accueilli le soir de la première représentation. Des longueurs, un style beaucoup trop prétentieux, lui ont valu ce triste accueil. Cet ouvrage réunissait cependant quelques élémens de succès; le nom de Talma, qui y jouait un rôle, pouvait le soutenir; mais il a souffert de la disposition générale des esprits hostiles au souvenir de cette époque de sang et de terreur.

A ce Numéro est jointe la planche 1000.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra  
 Bonnet en blonde des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Aubert Mare rue de Ménars N.º 8.  
 Redingote en mousseline doublée façon de M<sup>me</sup> Barro rue du Bazar N.º 2.

Messrs. J. & J. Fuller 1.º 3.º Rutland Place, London.



